

Parcours pour pondeuses de plein air: Crédibilité en jeu

Ceux qui achètent des œufs de plein air s'attendent à ce que les poules puissent aller à l'air libre toute l'année. C'est difficile pendant le repos de la végétation parce que l'herbe ne tient pas le coup. De nombreux producteurs travaillent donc avec des parcours non couverts. Cette solution est cependant controversée; certains éleveurs les considèrent comme source de maladies et de coûts supplémentaires, et bien des choses ne sont pas encore claires du point de vue de la protection des eaux. Un projet du FiBL doit fournir de nouvelles connaissances.

Peter Lüscher, de Holziken AG, est un des quelques dizaines de producteurs d'œufs bio qui ont installé un parcours non couvert pour leurs poules. La décision n'a pas été difficile à prendre par manque d'alternatives. Pour lui c'est clair: «Faire pâturer les poules là où rien ne pousse est un non-sens.» Le gazon subit alors des dégâts durables et a besoin de beaucoup de temps au printemps pour

redevenir vraiment vert. Et le fait que le parcours enherbé où les poules pâturent doive être vert est tout aussi évident pour lui: «Les consommateurs pensent que c'est toujours le cas», sait le président de la Commission technique Œufs de Bio Suisse. Mais ils s'attendent aussi à ce que les poules puissent aller en plein air toute l'année.

Échec provisoire pour la modification du Cahier des charges

Il faut donc avoir une alternative au pâturage pour la saison froide. C'est aussi ce qu'on pense à Bio Suisse, où on a voulu que les parcours non couverts pour les volailles figurent dans le Cahier des charges depuis cette année. Le projet a échoué à cause des nombreux recours. Le fait que la question agite toute la branche s'est aussi récemment confirmé lors de la Journée des poules bio récemment organisée au FiBL et très bien suivie sur le thème des

pâturages et des parcours. Les discussions ont montré qu'une partie des éleveurs considèrent à priori les parcours comme des sources de coûts supplémentaires et d'agents pathogènes.

Lüscher, qui cultive un domaine plat comme la main, peut comprendre le premier point: «De nombreuses fermes manquent de place, ou alors tout est en pente et il n'y a pas de terrain plat pour installer le parcours, qui peut alors revenir assez cher, par exemple s'il faut construire des murs de soutènement». La place nécessaire pour un parcours ne doit surtout pas être sous-estimée. Pour les troupeaux de 2000 pondeuses, le maximum autorisé en bio, on recommande une surface de 170 mètres carrés. Et pourtant Lüscher ne regrette plus d'avoir installé son parcours: «Au printemps, il me permet de mettre les poules trois semaines plus tôt dans la prairie.»

Conflit entre la protection des eaux et le bien-être animal

Lüscher a peu de doutes au sujet des problèmes sanitaires. Il sait que ses poules ont des parasites, mais les problèmes de verminoses n'ont pas augmenté depuis l'installation du parcours il y a près de dix ans. Le but devant être selon lui que les poules apprennent à contourner les problèmes causés par les vers intestinaux, il n'utilise pas du tout de vermifuges. «Quand on sait qu'un gramme de terre peut contenir jusqu'à 3000 œufs de vers, on se rend compte à quel point il est illusoire de vouloir des troupeaux exempts de vers même s'ils vont régulièrement en plein air – que ce soit au pâturage ou au parcours», fait remarquer Lüscher.

Le point faible de ces parcours se trouve selon Lüscher dans le domaine de la protection des eaux: Il y a là clairement un conflit avec le bien-être animal. La question de savoir jusqu'à quel point les parcours entrent en collision avec la pro-

Les plaquettes de bois sont la litière préférée

Les plaquettes de bois sont clairement la litière préférée pour les parcours non couverts. Elles sont relativement bon marché et peuvent être éliminées sans grands problèmes soit dans des compostières soit comme engrais, et en plus elles absorbent du liquide et diminuent donc les risques de pollution des eaux. À Holziken, l'agriculteur bio Peter Lüscher épand en général ses plaquettes de bois avant de semer les prairies temporaires. Il doit par contre ensuite veiller à ne pas faucher trop bas sous peine d'avoir des plaquettes dans le fourrage. Lüscher a constaté un impressionnant pouvoir fertilisant de la part des plaquettes. De son côté, Ivo Knüsel de Rotkreuz est plutôt réticent à utiliser les plaquettes de bois comme engrais car elles contribuent à l'acidification des sols, donc il se débarrasse chaque année d'environ 20 mètres cubes au prix de 18 francs dans une compostière des environs. La taille idéale des plaquettes suscite de vives discussions. Si elles sont trop petites elles ne résistent que peu de temps à la sollicitation mécanique imposée par les poules, et si elles sont trop grandes leur élimination est plus difficile. Pour éviter un trop fort mélange avec la terre et donc la formation d'une couche gluante, Lüscher dispose sous les plaquettes un treillis métallique qui a aussi pour tâche de lui permettre de récupérer et d'évacuer facilement les plaquettes après la réforme d'une série de poules. akr



Peter Lüscher avec une de ses 2000 poules.



Le parcours non couvert garni de plaquettes de bois permet au pâturage des poules de Peter Lüscher de se régénérer pendant l'hiver et d'être utilisable trois semaines plus tôt au printemps.

Un projet du FiBL pour clarifier les choses

Ayant constaté le nombre de questions ouvertes en relation avec les parcours non couverts, le FiBL a lancé un projet d'une durée de deux ans intitulé «Parcours avicoles non couverts». Il y a bien des praticiens qui ont de nombreuses années d'expérience et il existe quelques études, par exemple sur les matériaux pour litières, la pollution par les éléments nutritifs ou les parasitoses, mais les résultats sont encore vagues selon la cheffe de projet Veronika Maurer du FiBL: «Ils n'ont jamais été reliés les uns aux autres», dit-elle. Le but du projet du FiBL est d'élaborer des recommandations concrètes pour la conception et la gestion des parcours non couverts et pour le soutien des aviculteurs et des organes d'exécution en vue d'une mise en œuvre crédible. Les résultats du projet doivent ensuite être résumés dans une fiche technique pour simplifier la tâche des praticiens. Participent aussi à ce projet Bio Suisse, GalloSuisse et la Protection Suisse des Animaux PSA. L'office fédéral de l'agriculture montre aussi un grand intérêt pour ce projet car les prescriptions pour la SRPA ne contiennent toujours pas d'instructions claires sur la grandeur des parcours, les matériaux adéquats pour les litières ainsi que l'épaisseur et la gestion de la litière.

akr

tection des eaux a cependant jusqu'ici été ignorée par les autorités. Il est justement en train de faire clarifier cette question par les experts cantonaux compétents. Il espère savoir ensuite clairement combien d'eau contaminée aboutit dans la nappe phréatique. «Le mieux serait de capter l'eau d'écoulement», dit Lüscher.

Alternative: asphalter

Son collègue Ivo Knüsel de Rotkreuz LU travaille déjà depuis plus de dix ans avec un parcours non couvert recouvert d'une couche d'asphalte. L'eau d'écoulement du parcours – qui n'est pas réellement du lisier – est évacuée vers la fosse à purin. Il admet que cela nécessite un certain volume. On peut en principe multiplier la surface du parcours par les précipitations annuelles moins environ 15 pour cent d'absorption et d'évaporation par les plaquettes de bois qui recouvrent le parcours. Il a d'ailleurs besoin de nettement moins de plaquettes de bois que les collègues qui ont des parcours non revêtus et qui doivent créer de véritables matelas de jusqu'à 20 centimètres d'épaisseur pour stabiliser le sol et éviter la formation d'une couche gluante.

Knüsel ne met quant à lui qu'une couche de 4 à 5 centimètres de plaquettes de bois qu'il change régulièrement, particulièrement après des périodes plu-

«Poudre aux yeux pour les consommateurs»

Alors qu'une partie des producteurs bio sont sceptiques mais que la majorité d'entre eux considère l'installation de parcours comme incontournable, l'idée est accueillie par un clair rejet du côté des producteurs conventionnels d'œufs de plein air. «Je suis très sceptique», dit le président de l'interprofession GalloSuisse, Jean Ullmann: «Je ne vois pas de raison que les poules doivent sortir sous la pluie en hiver et picorer dans leurs propres excréments.»

Les parcours de ce genre ne présentent selon lui pas seulement la menace de verminoses mais aussi celle d'une augmentation du cannibalisme. Voilà pourquoi Ullmann considère que les aires à climat extérieur couvertes obligatoires sont totalement suffisantes pour couvrir les besoins de plein air des poules en hiver. Il sait bien que les consommateurs ont certaines attentes au sujet des parcours, «mais nous autres humains n'allons pas non plus faire des bains de soleil en hiver», assène Ullmann, dont l'interprofession compte quelque 500 membres totalisant environ 1,5 million de pondeuses. On y est aussi toujours d'accord si on peut faire quelque chose pour l'amélioration du bien-être animal, mais son interprofession ne veut pas participer à cette «poudre aux yeux pour les consommateurs».

akr

Photos: Adrian Krebs



Dans la ferme de Peter Lüscher, le treillis posé sur le sol du parcours non couvert empêche que les plaquettes de bois se mélangent trop fortement avec la terre et facilite leur enlèvement.

vieuses, donc il ne peut pas se former chez lui un tas de fumier comme il a pu en voir dans d'autres fermes.

Lüscher souligne en revanche que la terre qui se trouve sous son parcours non revêtu mais recouvert de plaquettes de bois sent comme la terre de forêt, ce que confirme l'odeur d'une poignée de terre prélevée comme test. Il ne se braquerait cependant pas contre l'obligation de poser un revêtement s'il est possible de prouver que les eaux souterraines sont menacées. Il souhaite cependant qu'il soit possible dans ce cas de diminuer un peu la surface exigée ou de couvrir une partie du parcours pour diminuer la quantité d'eau d'écoulement qui devrait être collectée.

Est-ce que moins serait plus?

Lüscher montre dans son parcours, où se tiennent en ce moment environ 200 de ses 2000 poules, qu'il y en a curieusement nettement plus de brunes que de blanches. L'affluence est rarement plus grande. Il a observé le comportement des poules et constaté que leur besoin de plein air est relativement vite assouvi en hiver. Elles se tiennent en outre de préférence sous le petit avant-toit pour s'exposer au soleil.

Ce qu'il résume donc de la manière suivante: de préférence un parcours un peu plus petit et en partie recouvert mais bien entretenu.

Il reste cependant en principe convaincu de son système d'élevage. «L'enjeu est de pouvoir conserver notre crédibilité au-

près du consommateur.» Les aviculteurs doivent donc anticiper les possibles critiques des consommateurs, «d'autant plus qu'avec 45,5 centimes par œuf nous avons un prix très équitable», poursuit Lüscher, «et que nous ne pouvons donc pas seulement exiger et rien offrir.» Adrian Krebs

Peu de crédits pour la poule à deux fins

Ce qu'il est convenu d'appeler la poule à deux fins et les prétendus succès de sélection ont fait couler pas mal d'encre ces derniers temps. Dans la production des poules pondeuses, l'abattage immédiat des poussins mâles des lignées de ponte est de moins en moins bien accepté par les consommateurs. La branche recherche donc assez activement de nouvelles lignées de sélection dont les coqs puissent être engraisés avec de bons résultats sans que la production d'œufs de poules en soit affectée. Le succès de sélection a jusqu'ici été clairement évalué de manière trop positive, dit Alfred Reinhard de Hosberg AG, la plus grande société suisse de commercialisation d'œufs bio. Il n'y a selon lui pas encore de résultats satisfaisants et il est totalement incertain que les grands distributeurs soutiennent une stratégie pour la poule à deux fins. Le tueur de volaille Robert Stauss d'Ertingen dans

le sud de l'Allemagne est lui aussi sceptique: il tue des volailles issues d'essais de races à deux fins et constate qu'il n'y a pas encore de rapport prix-prestations un tant soit peu acceptable dans ce domaine: «Cela n'a pas de sens de donner des aliments chers à des coqs qui ne produisent pas de viande», dit Strauss, qui se demande en outre où on pense installer les 43 millions de coqs qui devraient être engraisés chaque année en Allemagne en fonction du nombre de pondeuses. Le producteur d'œufs bio Peter Lüscher de Holziken AG craint pour sa part que la poule à deux fins puisse diviser le marché bio en fractions avec et sans poule à deux fins. Il entrevoit donc une autre solution: «Si nous pouvions valoriser intelligemment les poussins d'un jour, leur élimination ne poserait pas de problème», dit-il.

akr